



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 17/3 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.3.54309

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Intellektuellen der 3. Republik: deutlich erkennbar wird, daß das Engagement in der Dreyfus-Affäre (22 Dreyfusards gegenüber 4 Anti-Dreyfusards) einen Höhepunkt der Politisierung darstellt, dessen Prägestärke weit ausstrahlt: dieser Erbschaft blieb die kleinere Gruppe linksorientierter Professoren (davon 6 Mitglieder von SFIO und/oder PCF) verpflichtet, die sich vor allem aus den Reihen der Collège-Mitglieder jüdischer Abstammung bzw. laizistischer oder linkskatholischer Orientierung (3 Professoren) rekrutierte. Dem stand eine große Gruppe politikferner Professoren zumeist katholischer Herkunft oder Konfession gegenüber (bei 17 Professoren ist die politische Meinung unbekannt, dazu kommen weitere Fälle einer dezidiert konservativ anti-politischen Haltung). Die innenpolitischen Kontroversen der 30er Jahre haben offensichtlich die Professorenschaft weniger bewegt, erst die Niederlage 1940 führte wieder zu einem stärkeren und in diesem Fall entschiedenen politischen Engagement (6 Professoren engagierten sich in der Résistance, ein Mitglied des Collège de France auf Seiten Vichys).

Dieses Beispiel mag genügen, um deutlich zu machen, daß das biographische Lexikon dem Leser eine Fülle von Informationen erschließt, die das zeitgeschichtliche Wissen über die Kultur der 3. Republik bereichern und hoffentlich zu weiteren Forschungen anregen werden.

LUTZ RAPHAEL, Darmstadt

Sabine JÖCKEL, »Nouvelle histoire« und Literaturwissenschaft, Rheinfelden (Schäuble) 1985, Bd. I, X-326 p., Bd. II, VI-92 p. (Romanistik, 44).

Qu'elle soit »école des Annales« ou »Nouvelle histoire«, la réflexion historiographique française contemporaine jouit d'une notoriété méritée, qu'elle a su elle-même fort bien entretenir et propager dans les médias. Malgré le déclin de l'influence intellectuelle de la France dans le monde, a-t-on pu dire, son histoire restait au même titre que ses fromages et ses vins: un bon produit d'exportation.

De fait, ce qui se présente comme une nouvelle manière d'écrire l'histoire a été objet de curiosité pour la communauté internationale des historiens, l'attention n'étant d'ailleurs pas forcément synonyme de louange, comme en témoignerait l'exemple de l'URSS. Le livre de Sabine Jöckel ne devrait donc pas être une révélation totale pour le public allemand qui a sans doute déjà eu l'occasion ici ou là de prendre connaissance du phénomène. Mais la présente analyse se distingue de tout ce qui l'a précédée par la qualité d'une documentation sans faille, la clarté d'une présentation qui sait faire la synthèse de très nombreux exposés de doctrine dispersés au gré des préfaces, des interviews ou des articles, enfin par la pertinence de l'angle d'approche, la démonstration générale se doublant d'une vérification dans le domaine de l'histoire littéraire.

A l'encontre de déclarations de certains même de ses représentants, qui n'ont voulu voir dans cette supposée »école« que tendances pragmatiques qui prouvaient le mouvement en marchant, Sabine Jöckel en postule la cohérence. Elle lui paraît bien se constituer en corps de doctrine. De plus cette »nouvelle histoire« a elle-même une histoire qu'il importe de retracer pour mieux en comprendre l'évolution organique. Certes nul n'ignore le rôle fondateur des grands anciens, la rencontre à Strasbourg de Lucien Febvre et de Marc Bloch, puis la naissance des Annales. Or, comme il est démontré de manière concluante, il faut remonter nettement plus haut. Tout part en fait de Durkheim et de ses disciples, qui furent les premiers à défendre et illustrer la nécessité, pour renouveler la vision du passé et la compréhension du présent, d'adopter un point de vue sociologique large, qui intégrerait à l'étude historique celle des »faits sociaux totaux«. De Durkheim à Mauss et Simiand, de Bloch à Duby et Le Goff, de Febvre à Braudel, Le Roy Ladurie ou Vovelle, le chemin est droit. Le territoire de l'historien s'y enrichit sans cesse de nouvelles provinces que le livre détaille avec le plus grand soin. En particulier, sous le titre assez peu suggestif d'»élément psychologique« est retracée la prise en

compte par l'historien de la dimension mentale d'une civilisation, ce qui la constitue en conscience collective à travers aussi bien ses mythes que ses lectures, ses pratiques sexuelles ou sa manière d'interpréter la mort. Cette fameuse »histoire des mentalités« dont tout bon historien débutant fait aujourd'hui ses choux gras, il nous est montré que ce fut une lente conquête en même temps que le terme d'une réflexion peu à peu venue à maturité.

Jamais, à notre connaissance, cette gestation de la »nouvelle histoire« n'avait connu présentation plus attentive, plus exhaustive aussi car, comme il a déjà été relevé, l'enquête est d'un sérieux au-dessus de tout éloge. C'est donc bien de propos délibéré, et non par défaillance de l'information, si ce livre s'en tient au plan conceptuel et renonce à nous fournir des illustrations des positions si diligemment exposées. On peut le regretter, surtout pour le lecteur allemand qui n'est pas supposé être au courant de tout ce qu'écrivent les historiens français. On peut penser, exemple entre beaucoup, que »Le dimanche de Bouvines«, par-delà les réflexions méthodologiques que le livre a inspirées à son auteur Georges Duby, a été en lui-même une éclatante démonstration du rôle qu'assignent à l'événement les nouvelles conceptions historiographiques. La présentation de Sabine Jöckel se veut plutôt philosophique, relevant de l'histoire des idées, et revêt de ce fait une allure quelque peu abstraite, ce qui est légèrement paradoxal s'agissant d'un mouvement qui a tant voulu saisir le réel dans sa luxuriance bigarrée.

Le second versant du livre au contraire s'appuie sur des exemples longuement analysés. Deux grands survols de la littérature française des origines à nos jours, parus à peu près au même moment¹ y servent de teste pour vérifier si, comme leurs auteurs l'affirment, l'histoire littéraire elle aussi a su faire sa révolution méthodologique. Mais avant d'en venir là, un ultime retour en arrière aura permis de mieux comprendre le sens de l'évident retard, d'ailleurs par lui-même avoué, de l'historien de la littérature sur son confrère historien tout court. Lanson déjà, contemporain de Durkheim, avait bien compris la nécessité d'un renouvellement des méthodes. Mais par scrupule il s'est plutôt aligné sur l'exemple d'un Seignobos, qui lui paraissait un modèle de rigueur intellectuelle et érudite, en particulier pour l'établissement des textes. En revanche, malgré ses séductions, la sociologie d'un Durkheim semblait assez mal adaptée aux spécificités d'une histoire littéraire, où le »goût« devait primer. Quant au »génie« littéraire, il ne pouvait selon lui relever des mêmes critères d'analyse que les autres manifestations mentales, gibier du sociologue. Du moins Lanson avait-il senti le problème. Ses disciples se sont encore davantage repliés sur leur discipline, se réclamant sans trop le dire d'un positivisme que même les historiens ne défendaient plus. Aussi a-t-il fallu attendre les années 60 pour que les apports de la »Nouvelle histoire« puissent devenir des instruments d'analyse aussi en matière de critique littéraire.

De fait la lecture attentive des deux grands manuels révèle que désormais ni l'auteur ni l'œuvre ne sont plus regardés tout à fait comme avant. Ils apparaissent bien davantage manifestation d'une époque qu'ils expriment mieux que personne et en même temps dépassent. Et les formes marginales de la littérature, le livre aussi, support de l'échange, l'acte même de lecture sont interrogés en des termes inconnus des études antérieures, même si certains auteurs, comme le relève Sabine Jöckel sans ménagement retournent parfois subrepticement à leurs errements anciens, une fois passé le stade de la préface et de quelques sentencieuses proférations empruntées à l'air du temps.

Documentation irréprochable et intelligence de la présentation caractérisent donc ce beau travail malgré quelque rigueur dogmatique, conséquence sans doute inévitable des postulats de départ. On n'en voudra qu'une preuve. Sabine Jöckel relève malignement chez un des auteurs qu'elle analyse l'abus des adjectifs vrai, véritable (par exemple telle époque n'aurait pas eu de

¹ Manuel d'histoire littéraire de la France, sous la direction de Pierre ABRAHAM et Roland DESNÉ (1965-1977, 5 vol.); Collection »Littérature française« sous la direction de Claude PICHOS (1970-1978, 16 vol.).

»vraies nations« ou une »véritable spiritualité«) ce qui suppose que l'historien, lui, est en mesure de dire ce vrai. Mais elle-même y succombe parfois dans son exercice de vérification, mesurant les progrès accomplis par l'histoire littéraire à l'aune de la plus ou moins grande fidélité de celle-ci aux canons de la nouvelle doctrine, promue au rang de critère de vérité (voir par exemple p. 285–287).

Un dernier mot. Certes le manuel de Pierre Abraham, celui de Claude Pichois ont leur mérite et figurent dans toutes les bonnes bibliothèques. Mais avouons qu'ils pèsent encore de peu de poids en face de celui qui fait la loi dans l'enseignement secondaire depuis plus d'un quart de siècle, l'indéracinable Lagarde et Michard, dont le moins que l'on puisse dire est que, même dans ses versions les plus récentes, l'influence de la nouvelle histoire y reste minime. La partie est peut-être gagnée au niveau de la recherche, elle a encore bien du chemin à parcourir avant de se diffuser dans un enseignement de masse.

Henri DURANTON, Saint-Etienne

Ulrike BRUMMERT (Hg.), Jean Jaurès, Frankreich, Deutschland und die Zweite Internationale am Vorabend des Ersten Weltkrieges, Tübingen (Günter Narr) 1989, X–215 S.

Über Frankreichs Dritte Republik weiß man in Deutschland im allgemeinen sehr wenig. Als Stichwort kann der Name Clemenceau dienen, doch dann meist auch nur, um sich an seine Rolle als Ministerpräsident des Ersten Weltkrieges und Vater des Versailler Vertrages zu erinnern. Daß er als junger Politiker als ein Anhänger Blanquis, des ersten Berufsrevolutionärs, galt und mehrere gemäßigte republikanische Regierungen in den achtziger Jahren des letzten Jahrhunderts zu Fall brachte, ist unbekannt.

Mit Jaurès verhält es sich nicht anders. Sein tragisches Ende zu Beginn des Ersten Weltkrieges ist ein Orientierungspunkt. Doch was weiß man sonst über ihn und seine Friedenspolitik? Hier leistet das vorliegende Buch eine nützliche Hilfestellung. Anlaß der Edition war ein Kolloquium, das im Sommersemester 1984 an der Freien Universität von Berlin zu Ehren des 70. Todestages von Jaurès stattfand. Zwölf Wissenschaftler aus Frankreich, Deutschland und Italien kommen zu Wort und zeichnen ein facettenreiches Bild des großen Volkstribunen und seiner zeitgenössischen Umwelt.

So wird betont, daß Jaurès nicht nur der visionäre Politiker war, wie die Nachwelt meist annimmt. Er war auch Taktiker und Pragmatiker und geriet deshalb in der Zweiten Internationalen oft mit den Vertretern der deutschen Sozialdemokratie in Konflikt, die mehr an die fatale Entwicklung des Kapitalismus glaubten als an die eigene Initiative (GROH, BLÄNSDORF). Allerdings dürfe man nicht so weit wie Annie Kriegel gehen, Mitarbeiterin beim Figaro und exzellente Kennerin des französischen Kommunismus, die schon vor einiger Zeit die These vorgebracht hat, Jaurès' Antikriegsstreikforderung habe nur dazu gedient, um die anarchistisch-pazifistische Gewerkschaft CGT auf seine Seite zu ziehen. Vielmehr sei Jaurès' Friedenswille ernst gemeint gewesen und die Halbherzigkeit seiner Resolution im Juli 1914 resultiere allein aus der Einsicht, den verhängnisvollen Lauf der Dinge doch nicht mehr abwenden zu können (BLÄNSDORF). Bekräftigt wird diese Einschätzung indirekt auch durch seine 1908 veröffentlichte Schrift über den Deutsch-französischen Krieg von 1870–71. Infolge der Marokkokrise von 1905 geschrieben, ist sie eher eine aktuelle Handlungsanleitung für die Kriegsverhinderung denn eine historische Darstellung (ENGELBERG). In diese Richtung zielen auch die Beiträge von Gian Mario BRAVO und der Herausgeberin, die zeigen, daß Jaurès vom Beginn seiner politischen Laufbahn an von einer Geschichtsphilosophie geleitet wurde, die von der Internationalisierung staatlicher Konflikte den einzigen Ausweg aus der permanent drohenden Kriegsgefahr erhoffte. Schließlich erfährt man, wie sich Jaurès zum französischen Kleinbürgertum stellte (HAUPT) und wie er auf die zur Jahrhundertwende in Frankreich einsetzende Industrialisierung reagierte (REBÉRIOUX).